

été adressées à toutes les paroisses par les soins de l'Institut, pour être revêtues de la signature des membres du clergé et des fidèles.

Nous étions bien convaincus que les catholiques d'Angleterre ne manqueraient pas de répondre à l'appel qui leur était fait par le *Tablet*, ce chaleureux avocat du catholicisme ; ce journal s'effrayait de ce que la première lecture du bill avait passé sans soulever de protestation ; les faits qu'il a enregistré depuis prouvent que si les catholiques ont agi tardivement, c'était afin de mettre plus d'ensemble dans leur conduite, d'en arrêter et d'en mûrir le plan. Nos frères d'Angleterre donnent dans cette circonstance un bel exemple aux catholiques de la France ! Quand saurons-nous, comme eux, agir avec cette harmonie de sentiments et cette simultanéité qui assurent le succès de toute entreprise ? quand verrons-nous le clergé et les fidèles de toutes les paroisses de la France adresser ainsi des pétitions au parlement, faire retentir nos enceintes législatives de leurs griefs contre un monopole défendu aujourd'hui par la sottise prétention que les coups dont on le frappe portent sur le gouvernement du pays ?

Disons, pour revenir aux dispositions du bill de sir James Graham, que l'Institut a formulé dans sa pétition les principales raisons qui mettent les catholiques dans la nécessité de combattre le projet du gouvernement. Ainsi, le bill méconnaît le principe de l'égalité des droits civils pour tous les citoyens ; proclamé dans l'acte d'émancipation de 1829. Les pétitionnaires, tout en applaudissant au but louable que se propose le gouvernement en cherchant les moyens de faire donner une éducation convenable aux enfans des classes pauvres, ne peuvent voir sans alarmes un plan qui exclut les catholiques de tout contrôle sur l'éducation des enfans professant la religion catholique romaine. Les pétitionnaires protestent aussi contre l'exclusion des catholiques de la direction des écoles, contre la prescription pour tous les enfans de faire la prière en commun et d'assister à la lecture de la Bible, contre l'usage de livres qui peuvent être blessants pour leurs croyances, contre l'abandon où le projet de loi laisse les écoles catholiques existant aujourd'hui, etc., etc...

Cette pétition se termine en demandant au gouvernement que des écoles séparées soient établies dans les districts manufacturiers pour les enfans des ouvriers catholiques, et que ces maisons soient admises à recevoir de l'Etat les mêmes secours et les mêmes encouragemens que les écoles placées sous le patronage du clergé anglican. Ce système nous paraît être en effet, le plus rationnel et le seul praticable. Nous ne savons si à la rigueur dans l'enseignement supérieur il serait possible de traiter exclusivement de littérature et de science, en écartant la question religieuse, ou en la réservant pour des heures déterminées ; mais comment suivre cette méthode avec de jeunes enfans qui reçoivent une instruction élémentaire ? Est-ce que les croyances et les pratiques de la religion ne sont pas le fond de cet enseignement, en Angleterre surtout, où la Bible est le premier livre que l'on place entre les mains de l'enfance, où la Bible est lue, expliquée, traduite, récitée comme chez nous les Fables de La Fontaine ou celles de Florian.

L'établissement d'écoles distinctes pour chaque dénomination religieuse, placées pour les catholiques sous le patronage des vicaires apostoliques, et, pour les anglicans, sous celui de leurs évêques, tel est, à notre avis, le seul moyen de satisfaire à toutes les exigences, de calmer toutes les susceptibilités. Mais un pareil projet ne peut être proposé ni par sir James Graham, ni par aucun des hommes aujourd'hui à la tête du gouvernement. Les lois ne peuvent pas être plus libérales que les whigs et faire aux dissidens en 1843 des concessions plus larges que celles qu'ils ont combattues et repoussées il y a cinq années à peine.

Cet état des partis fait aux catholiques Anglais une situation délicate et difficile dans le débat qui va s'ouvrir ; si l'opposition donne tout ce qu'elle promet, le ministre aura de la peine à faire accepter son bill par les chambres ; mais les dissidens ont plus de chance de voir le gouvernement retirer son projet de loi, que de forcer le ministère à le modifier dans un sens favorable à leurs légitimes réclamations. *Univers.*

Traduit du N. Y. Freeman's Journal du 29 mai.

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE LA BIBLE.

Vingt-septième anniversaire jeudi, le onze du présent, l'anniversaire de cette société a été célébré dans Broadway Tabernacle, commençant à 10 $\frac{1}{2}$ a. m.

Le rév. M. Fisher de New Jersey (Squam Beach croyons nous), ayant ouvert les exercices par la prière, le trésorier lut son rapport, qui fut fort applaudi et adopté à l'unanimité, ainsi que la résolution suivante présentée par le rév. doct. Verilye, de l'église allemande réformée de cette ville :

Résolu, "Que le rapport soit adopté, spécialement cette partie qui montre aux frères la nécessité de contributions plus libérales."

Le rév. doct. Stung (de l'église épiscopale, Philadelphie) seconda la résolution avec beaucoup de plaisir. Il ne voulait s'épargner aucune peine, il était disposé à s'exposer à toutes sortes de dangers pour défendre la bonne cause. Il serait avec joie martyr pour la bible. Il passa en Angleterre l'an dernier, comme agent de la société, lorsque l'on parlait beaucoup de guerre (applaudissemens prolongés, mouchoirs et chapeaux en l'air etc. littéral), ses amis voulaient que le gouvernement l'assurât de son salut personnel, en cas de déclaration de guerre entre les deux nations (des galeries : écoutez, écoutez). D'après les observations qu'il a faites durant son séjour en Angleterre il était convaincu que c'était à l'Amérique et à l'Angleterre qu'était réservée

la tâche chrétienne et glorieuse, de répandre partout le protestantisme soit parmi les Séminoles, soit parmi le peuple d'Irlande, les montagnards de l'Alghanistan et les millions d'habitans de la Chine—et de faire disparaître de la face de la terre la dernière relique du papisme, ainsi que ses dévotés. (Bruyans applaudissemens surtout de la part des dames.)

Le rév. doct. O'Lynn, président du séminaire *Wassilian*, Connecticut, lit la seconde résolution.

Résolu, "Que, tandis que les protestans chrétiens, quelque soit leur nom, ne peuvent s'accorder sur aucun point de doctrine, soit entre eux, ou les uns avec les autres, on doit rendre de grandes actions de grâces, que dans une occasion comme celle-ci, ils puissent se réunir ici comme un seul homme, pour s'opposer à l'extension du romanisme, et répandre la lumière pure de la vérité de l'Évangile."

Le doct. appuya cette résolution d'un discours éloquent. Il déplore l'existence d'esprit de secte parmi les protestans dans la grande œuvre de répandre la bible. Que le sectarisme disparaisse dans cette matière. Attachons notre bible comme notre pavillon au mât, et prenons la résolution de vaincre ou de mourir sous ses feuilles. (Grands applaudissemens.) Disparition du sectarisme ! il le répète. Il dit qu'ils ont besoin de tous leurs efforts pour pouvoir tenir tête au papisme. Soyons unis. Que Juda cesse de vexer Ephraïm, et qu'Ephraïm ne soit plus l'ennemi du Juda. Que les tribus de notre Israël vivent en paix les unes avec les autres. Que Lévi, s'il le veut, garde son sacerdoce (ici l'orateur se tourne sur sa droite vers le rév. doct. Stung de Phila. qui lui rend avec courtoisie un salut de reconnaissance) que Juda aille au combat (se tournant vers le rév. Georges D. E. Ceiver et le rév. Wm. C. Black'ie) et qu'Issachar (se tournant vers l'auditoire) semblable à l'âne continue de porter son fardeau (grands applaudissemens et cris de écoutez, écoutez, partant des galeries.)

Le rév. Veri Dul Jones (de l'église épiscopale, de Baltimore,) présente la troisième résolution :

Résolu, "Que la bible est divinement inspirée, et est et devrait être le seul et suprême arbitre de la foi et des pratiques religieuses de tous les hommes, d'après l'interprétation privée de chacun d'eux. (Applaudissemens dans les galeries, écoutez, écoutez.)"

Le rév. doct. parla longtems pour appuyer sa résolution. Il fut sévère à l'égard du Concile de Trente et des Pères (qu'il anéantit) parcequ'ils n'étaient pas en faveur de la doctrine qu'il venait d'énoncer dans sa résolution ; et par un zèle des plus chrétiens et une vertueuse indignation, il condamna l'Église Romaine, dans tous les âges, depuis St. Pierre jusqu'à présent. Il donna à la bible la plus magnifique recommandation (*élegant*) et parla de son importance inexprimable pour toutes les nations de la terre. Voyez, dit-il, ceux qui n'ont pas de bibles, et comparez les avec ceux qui en ont en abondance. Voyez l'Angleterre. Pourquoi est-elle puissante et prospère,—pourquoi le peuple y est-il tout à fait heureux et content—pourquoi la classe pauvre mais laborieuse est-elle morale et religieuse,—bien instruite de toute manière, exempte de toute dégradation—de tout vice—de toute habitude dégradante et criminelle ? (1) Tout simplement parcequ'elle a une abondance de bibles. D'un autre côté jetez les yeux sur l'Irlande. Pourquoi le peuple y est-il pauvre, misérable, mécontent, ignorant, presque mourant de faim, et à peine à demi civilisé ? Quelques observateurs superficiels pourraient répondre, parceque c'était la politique de l'Angleterre de la mettre et de la tenir dans cet état,—mais il (rév. V. D. Jones) en sait mieux la raison. Pourquoi la tempérance, les bons sentimens de toute espèce, les principes moraux et religieux de ses habitans forment-ils un si grand contraste avec ceux du peuple d'Angleterre ? Parcequ'elle est enlevée dans le Papisme et qu'elle est privée de la bible. Jetez les yeux sur la Chine, les îles de la mer du Sud, le Mexique, le Kamtschatka, les Pyramides d'Égypte et le Colosse de Rhodes, et comparez les avec notre république libre et éclairée. C'est la bible qui en fait toute la différence. Il a été informé, conclut-il, que dans le Mexique, sur deux hommes il y a un voleur qui enlève à son prochain ce qu'il peut, et il n'en doute nullement. (Tonnerre d'applaudissemens.) Pourquoi cela ? Parcequ'ils n'ont pas de bibles. (Applaudissemens.) Le rév. M. s'assied, ne pouvant plus surmonter ses émotions.

Le rév. George D. E. Ceiver lut la quatrième résolution :

Résolu, "Que l'état des Églises Romaines, Orientales, et autres qui n'ont ni bibles ni sociétés de bibles, pour répandre la pure parole de Dieu, sans notes ou commentaires, pour être entendue selon le jugement privé de chacun—devrait être pour nous un avis de ne pas nous relâcher dans notre zèle à contribuer pour le soutien de la société."

Le rév. M. commença par une citation du martyrisé Cooper, "Je préfère suivre la bible, selon mon opinion, (dit l'humble chrétien) plutôt que tous les pères qui ont jamais vécu, que ce soit un Tertullien ou un Augustin, un Ambroise ou un Chrysostôme, un chérubin ou un séraphin—et tous les Conciles généraux ensemble depuis l'établissement du christianisme." Cela, dit M. D. E. Ceiver, était noble ! Noble ! C'était l'essence du protestantisme. Là parlait le vrai protestant. (Applaudissemens.) Comme ces paroles coïncident admirablement avec le grand et simple précepte, "Celui qui n'écoute pas l'Église ; regardez-le comme un païen et un publicain (du côté des galeries écoutez, écoutez !). Après avoir parlé de l'état du monde, dans le moyen âge, il commença à citer un autorité excellente et in-

(1) Si on peut faire passer celle-ci... ! Si: Robert Peel lui devra une médaille. N. du R.